

3

UNE HEURE DE PRISON,

OU

LA LETTRE DE RECOMMANDATION,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. SEWRIN, DUMERSAN ET MERLE ;

K
Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
des Variétés, le 24 Juillet 1811.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS,

Chez J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

~~~~~

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 6.

1818.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. PINCÉ, dentiste à la Flèche. M. *Dubois.*  
JULES, son fils. . . . . M. *Aubertin.*  
MARIANNE, cousine de Jules. Mlle. *Aldégonde.*  
FANFAN MIGNONET, cou-  
sin de Jules et Marianne; { M. *Brunet.*  
caricature. . . . . { M. *Vernet.*  
CLÉMENT, vieil invalide et  
concierge de la prison de la  
Flèche. . . . . M. *Blondin.*  
LEDOUX, premier porte-clef  
de la prison. . . . . M. *Lefevre.*  
Trois Guichetiers.  
Un Commissionnaire de la diligence.

---

*La scène se passe, au premier acte, chez  
M. Pincé; au deuxième acte, dans la prison.*

# UNE HEURE DE PRISON,

OU

## LA LETTRE DE RECOMMANDATION,

Comédie en deux Actes.

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon.*

---

#### SCENE PREMIERE.

PINCE, JULES. (*M. Pincé entre en colère.*)

JULES.

Mais mon père, voulez-vous traiter un jeune homme de mon âge comme un enfant ?

PINCÉ.

Oui, Monsieur, vous êtes un libertin,

JULES.

Parce que j'aime ma liberté.

PINCÉ.

Un dissipateur !

JULES.

Vous me laissez toujours sans argent.

PINCÉ.

Je me ruine pour vous... il faut que cela finisse.

JULES.

Quand vous voudrez. Permettez-moi de retourner à Paris.

PINCÉ.

A Paris ! pour vous achever, n'est-ce pas ?

*Air du Vaud. de l'Avare.*

C'est une ville redoutable,  
Son séjour est trop dangereux ;  
On y passe le jour à table,  
Et la nuit on y court les jeux.  
Pour raison, moi, je désapprouve  
Que vous habitiez cet enfer ;  
Comme à Paris, chacun se perd :  
Je ne veux pas qu'on vous y trouve.

JULES.

Ah ! mon père ! quel tableau on vous a fait de Paris !

*Air de M. Tourterelle.*

De l'esprit, des talens,  
Paris est la patrie,  
Quelle cité n'envie  
Ses riches monumens ?  
Du goût on voit les traces  
Briller de toutes parts.  
C'est le séjour des arts,  
C'est l'azyle des grâces :  
Ah ! d'un commun avis,  
Il n'est qu'un seul Paris.

Voulez-vous au plaisir  
Sacrifier sans cesse ?  
De suivre la sagesse,  
Avez-vous le désir ?  
Dans la classe commune,  
Pour dépenser son bien :  
Ou pour faire avec rien  
Une grande fortune,  
Ah ! d'un commun avis,  
Il n'est qu'un seul Paris.

PINCÉ.

Tout cela ne prouve rien, Monsieur, et si vous ne vous décidez pas à prendre mon état, je prendrai, moi, un parti qui saura bien vous y forcer.

JULES.

Quoi ! lorsque j'ai acquis des talens agréables, peinture, musique, danse, escrime, vous voulez que j'enfouisse tout cela, et que je me fasse dentiste à la Flèche.

PINCÉ.

Oui, Monsieur, dentiste. Arrachez-moi des dents, arrachez-moi de bonnes dents, cela vaut mieux que de faire des sottises. J'en arrache, moi ! M. Pincé, mon père, en arrachait ; M. Pincé, mon grand-père, en a arraché, et nous n'avons jamais fait de mal à personne.

JULES.

Mon père, je n'ai point de vocation pour cet état.

*Air de l' Asténie.*

Dans la Flèche, depuis trente ans,  
On me cite pour mes merveilles,  
Et mon opiat pour les dents  
A fait des cures sans pareilles.  
J'ai, comme dentiste, un grand nom,  
Et mes titres ne sont pas louches ;  
Enfin ma réputation  
Se trouve dans toutes les bouches.

PINCÉ.

Hé bien , tu verras. Ton cousin Mignonet va arriver d'Isigny ; il s'établit chez moi , je lui fais épouser ta cousine Marianne ; je leur cède mon fonds et mes pratiques ; et tu iras , toi , chercher fortune ailleurs.

JULES.

Mon cousin épouser Marianne ! jamais ! Disposez de votre fortune , soit : mais Marianne ne sera jamais la femme d'un sot.

PINCÉ.

Qu'appellez-vous un sot , Monsieur ?

JULES.

Appaisez-vous... Tenez , je n'aurais plus désormais de volontés que les vôtres.

PINCÉ.

Tu m'en as fait déjà cent fois la promesse , et....

JULES.

Je la tiendrai ,... accordez-moi seulement une grâce.

PINCÉ.

Laquelle ?

JULES.

Que j'aie passer encore trois mois à Paris.

PINCÉ.

Il n'y a pas huit jours que tu en es revenu.

JULES.

J'ai besoin de ce tems pour y achever mon cours de peinture et de perspective.

(Air : *Je n'ai plus rien , je le confesse.* (Grégoire.)

Laissez-moi , je vous en conjure ,  
Suivre le plus doux de mes vœux ;  
Un jour ces talens , je vous jure ,  
Me rendront riche autant qu'heureux.

PINCÉ.

A cette folie excessive  
Quand on se livre avec ardeur ,  
En peinture on voit son bonheur ,  
Et sa fortune en perspective.

JULES.

Vous l'exigez absolument ? eh bien , je resterai , je vous le promets. (*A part*). Moi , qui avais retenu ma place à la diligence ! s'il était encore tems de la rendre... allons bien vite au bureau , car je ne veux pas davantage indisposer mon père. (*Haut , et s'en allant en courant.*) Mon père , j'ai une visite à faire ce matin , je vais revenir.

SCÈNE II.

PINCÉ.

Une visite ! une visite ! je vous demande un peu ce qu'il a de si pressé à cette heure-ci ? Oh ! les maudits enfans ! les maudits enfans ! . . . Eh ! qui vient là ? . . . Ah ! c'est le père Clément, le concierge de la maison d'arrêt.

SCÈNE III.

PINCÉ, CLÉMENT.

CLÉMENT.

Bonjour, mon voisin.

PINCÉ.

Votre serviteur, père Clément, qu'est-ce qui vous amène ?

CLÉMENT.

Mon voisin, je viens . . .

PINCÉ.

Je vois que c'est : une dent à arracher, mettez-vous là.

CLÉMENT.

Non, c'est . . .

PINCÉ.

Il faut peut-être la plomber ?

CLÉMENT.

Non, de par tous les diables ! ce ne sont pas mes dents qui m'ont amené ici. Je viens vous voir.

PINCÉ.

Pardon, voisin, c'est que je n'ai pas la tête à moi : mon coquin de fils me fait tant enrager ! . . .

CLÉMENT.

Est-ce qu'il est ici ? Je le croyais bien loin.

PINCÉ.

Vous n'avez donc pas entendu parler de ses escapades ?

CLÉMENT.

Ma foi, non. Il est vrai que ma place ne me permet guère de sortir.

PINCÉ.

Il aurait dû au moins vous aller voir, vous, mon ancien ami !

CLÉMENT.

Bah ! bah ! est-ce qu'il se souvient de moi ? . . . depuis dix ans que nous nous sommes perdus de vue . . . je ne le re-

connaitrais pas moi-même... et puis un jeune homme ne se soucie pas beaucoup de faire visite à un conciergé de prison.

PINCÉ.

Ah ! mon ami , qu'on est malheureux d'avoir des enfans !

Air : *Vaud. de M. Guillaume.*

Depuis long-tems ma sage prévoyance  
Me faisait craindre les enfans ;  
A peine dans l'adolescence ,  
Ils causent des chagrins cuisans .  
Je redoutais déjà la peine amère  
Qui fait aujourd'hui mon effroi ;  
Quand ma femme me rendit père ,  
Ce fut bien malgré moi.

CLÉMENT.

Corbleu ! laissez venir l'âge , il se formera.

PINCÉ.

Oui , ne voulait-il pas déjà s'en retourner à Paris ? mais cette fois , j'ai parlé si ferme , que décidément il reste.

## SCENE IV.

Les Mêmes, un Commissionnaire de la Diligence , avec un registre sous le bras.

LE COMMISSIONNAIRE.

M. Pincé ?

PINCÉ.

Me voilà.

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh ! non , ce n'est pas vous que je demande , c'est un jeune homme.

PINCÉ.

En ce cas , c'est mon fils : que lui voulez-vous ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur , c'est qu'il m'a dit hier de venir chercher ce matin sa malle et son porte-manteau.

PINCÉ.

Sa malle et son porte-manteau !

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh ! oui. Il faut que tous les paquets soient rendus avant neuf heures au bureau , afin de charger la voiture.

PINCÉ.

La voiture ! quelle voiture ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh ! la voiture de Paris , donc.

PINCÉ.

De Paris ! comment mon fils a retenu une place pour Paris ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh ! sûrement. (*Montrant son registre.*) Voyez plutôt.

PINCÉ à Clément.

Hé bien , voisin , que pensez-vous de cela : au moment même où il promet de rester , l'on vient chercher ses paquets. . . . (*Au Commissionnaire.*) Dis-moi , mon garçon , à quelle heure part la diligence ?

LE COMMISSIONNAIRE.

A midi précis.

PINCÉ , *lui donnant de l'argent.*

A midi ! Tiens , voilà pour toi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Six francs !

PINCÉ.

Oui , mais à condition que si tu rencontres mon fils , tu ne lui diras pas que tu es venu chercher ses effets. Va-t-en , va-t-en bien vite.

LE COMMISSIONNAIRE.

Allez , allez , soyez tranquille. (*Il sort.*)

## SCENE V.

PINCÉ , CLÉMENT.

PINCÉ.

Mon cher ami , êtes-vous capable de me rendre un grand service ?

CLÉMENT.

Deux , trois , s'il le faut.

PINCÉ.

Vous entendez bien que si je voulais obtenir un ordre , avant vingt-quatre heures je ferais claquemurer mon fils ; mais je ne veux pas faire d'esclandre.

CLÉMENT.

Vous avez raison.

PINCÉ.

Et pourtant il faut trouver le moyen de le rendre plus obéissant.



CLÉMENT.

Je vous vois venir . . . vous voudriez . . .

PINCÉ.

Lui faire faire chez vous une petite retraite.

CLÉMENT.

J'entends : pour lui mettre du plomb dans la tête.

PINCÉ.

Quelques jours de prison, voisin, c'est le seul remède.

CLÉMENT.

Ce n'est pas l'embarras, il sera comme chez lui, et il pourra y vivre à sa fantaisie.

*Air de Figaro.*

Contre le monde en délire,  
C'est un asyle certain ;  
On y peut chanter et rire,  
Et boire soir et matin.  
L'on a tout, ce qu'on désire,  
Oui, tout c'est la vérité,  
Excepté la liberté.

PINCÉ.

C'est donc une affaire arrangée ; dès qu'il rentrera, je l'enverrai chez vous, sous prétexte de vous porter une lettre.

CLÉMENT.

Je comprends.

PINCÉ.

Et vous lui signifierez que vous avez l'ordre de le retenir. Pour lui ôter tout soupçon, je vais le traiter avec beaucoup de calme et de modération ; il me croira sa dupe, et c'est lui qui sera la mienne.

CLÉMENT.

Je reconnais bien là la tendresse paternelle.

PINCÉ.

*Air : Vaud. de la Partie carrée.*  
Il faut agir en père de famille,  
Et corriger un peu ces jeunes fous.

CLÉMENT.

Dès que l'oiseau se verra sous la grille,  
Je fais tirer sur lui tous les verroux.

PINCÉ.

Plus on aime, plus on chatie  
Et le proverbe n'a pas tort.

CLÉMENT.

Mais votre fils trouvera, je parie,  
Que vous l'aimez trop fort.

(*Il sort.*)

*Une heure de Prison.*

B

SCENE VI.

PINCÉ.

Peut-on être plus effronté? demander pardon de ses folies à l'instant où il va en recommencer d'autres! Ah! coquin! je ne te passerai pas celle-là. (*Il appelle.*) Marianne! Marianne!

SCENE VII.

PINCÉ, MARIANNE.

MARIANNE.

Mon oncle?

PINCÉ, *à part.*

Cette pauvre petite! quel air de douceur! d'innocence! Non, non, va, je t'aime trop pour te sacrifier à un mauvais sujet. (*Haut.*) N'y pense plus, entends-tu Marianne, n'y pense plus.

MARIANNE.

A qui, mon oncle?

PINCÉ.

Je te réserve un mari sage, rangé, studieux... ton cousin Mignonet est le garçon qu'il te faut, et vous serez mariés avant huit jours, je t'en donne ma parole.

MARIANNE.

Jules est pourtant bien aimable, mon oncle.

PINCÉ.

Tu l'aimais, je vois ça.

MARIANNE.

Ah! mon dieu, oui, oui, mon oncle.

PINCÉ.

Et lui sans doute t'a dit qu'il t'adorait?

MARIANNE.

O mon dieu, oui, mon oncle! il me l'a répété encore ce matin.

PINCÉ.

Tu aurais été bien heureuse de l'épouser?

MARIANNE.

Oh! c'est vrai, mon oncle, bien heureuse!

( 11 )

PINCÉ, *avec tendresse.*

Mon enfant, je te veux du bien, beaucoup de bien.....  
Tu aimes mon fils, je le sais, hé bien, tu ne l'épouseras pas.  
(*Il sort.*)

## SCENE VIII.

MARIANNE, JULES.

MARIANNE.

Il me veut du bien, et je ne l'épouserai pas! .... comment  
arranger cela ?

JULES.

Ah ! ma chère cousine, vous voilà !

MARIANNE.

Bien chagrine ; allez, Monsieur.

JULES.

Chagrine ! et pourquoi, Marianne ?

MARIANNE.

Vous ne savez donc pas que votre père veut me marier avec  
votre cousin Mignonet !

JULES.

Rassurez-vous, Marianne, je lui ai bien dit que je m'y  
opposerais de toutes mes forces.

MARIANNE.

Il vous en veut beaucoup, mon oncle.

JULES.

Je le désarmerai, soyez-en sûre ; d'abord, pour lui plaire,  
je ne retourne point à Paris ; décidément je me fixe à la  
Flèche ; il veut que je sois dentiste, hé bien, je le serai.

*Air : La douceur et la patience.*

S'il faut, ma chère, être dentiste,  
Afin d'obtenir votre main,  
Vous allez voir votre cousin  
Souscrire aujourd'hui sur la liste.  
Oui, vraiment, dès ce même jour,  
Je vais agir en homme habile,  
Et pour vous prouver mon amour,  
Faire crier toute la ville.

MARIANNE.

Tout cela est fort bien.

*Air : Le briquet frappe la pierre.*

Mais mon cher cousin, j'y pense,  
On nous trompe tous les jours  
Dois-je croire à vos discours ?  
D'abord, je sais bien qu'en France,

Les amans , à leur loisir ,  
N'aimant qu'à se divertir ,  
Se gênent peu pour mentir .  
D'un dentiste on se méfie ,  
Et l'on dit communément  
Que comme un dentiste on ment ;  
Ce proverbe est bon , vraiment .  
Or , que penser , je vous prie ,  
D'un amant qui dans ce tems  
Pour qu'on croie à ses sermens  
Se fait fait arracheur de dents . ( bis )

Et puis le cousin qui va arriver . . . .

JULES.

Oh ! le cousin ne m'intimide point : vous le connaissez d'ailleurs ; il y a trois ans , c'était le sot le plus ridicule ; on dit que depuis ce tems il n'a fait que croître et embellir . Ça doit faire un bien joli garçon !

## SCENE IX.

Les Mêmes , M. PINCÉ.

PINCÉ , une lettre cachetée à la main.

( *A part.* ) Il est revenu . . . . Bon ! ma lettre est écrite à tems.

JULES.

Ah ! vous voyez , mon père , que je n'ai pas été long-tems dehors.

PINCÉ.

Non , non : c'est bien , très-bien.

JULES.

Vous allez être content de moi à présent.

PINCÉ , à part.

Le fourbe ! ( *Haut.* ) Tant mieux ! tant mieux !

MARIANNE.

Mon oncle , il me promettait à l'instant même de ne plus vous causer de chagrin.

PINCÉ.

En vérité , Marianne ? ( *A part.* ) Tromper aussi sa cousine ! ( *Haut.* ) Puisque te voilà enfin plus docile , tu vas me faire une petite commission.

JULES.

Ordonnez , je suis tout à vous.

PINCÉ.

C'est que j'ai là une lettre à porter . . . . une lettre impor-

tante ; je n'aurais pas voulu sortir ce matin , et je ne puis la confier à personne.

JULES.

Une lettre à porter ! . . . . donnez , mon père , donnez.

PINCÉ.

Ce n'est pas bien loin , c'est pour M. Clément.

JULES.

Ah ! le concierge de la prison , votre ancien ami ! . . . il n'y a que deux pas d'ici ; j'y vais tout de suite.

PINCÉ.

C'est quelqu'un que je lui recommande.

JULES.

Raison de plus pour ne pas perdre de tems.

PINCÉ.

Tiens , la voilà . Mais surtout ne la remets qu'à lui , entends-tu ?

JULES.

Oui , oui , à lui-même . D'ailleurs je serai bien aise de revoir ce bon M. Clément . . . un si brave homme . . . Je suis sûr qu'il ne me reconnaîtra pas depuis le tems.

PINCÉ.

Souviens-toi bien , Jules , de ce que je te dis là : si dans deux mois tu as profité de mes conseils , je promets d'être pour toi . . . le meilleur des pères . . . adieu , Jules , adieu .

( *Il lui donne une poignée de main , et dit à part en s'en allant :* )

Va à Paris sans ma permission ; va , mon ami , je te souhaite un bon voyage . ( *Il sort .* )

## SCENE X.

JULES , MARIANNE.

JULES , *réfléchissant.*

Si dans deux mois . . . . tu as profité de mes conseils . . . :

MARIANNE.

Vous voyez , Jules , qu'il ne tient qu'à vous que mon oncle change encore de résolution.

JULES , *de même.*

L'air avec lequel il m'a dit adieu.

MARIANNE.

Hé bien ! à quoi pensez-vous donc ?

JULES , *de même.*

Cette lettre . . . pour M. Clément . . . .

MARIANNE.

Je vous parle, et vous ne m'écoutez pas !

JULES.

Oui. . . . mon père vient de se trahir lui-même.

MARIANNE.

Qu'avez-vous ?

JULES.

Des soupçons qu'il faut absolument que j'éclaircisse. . . .  
Cette lettre, je le parie, est un piège. . . . ( *Il va pour la  
décacheter.* )

MARIANNE, *l'arrêtant.*

Oh ciel ! que faites-vous, Monsieur ? vous la décachetez ? . .

JULES.

Non, non, j'allais commettre une indiscretion.

*Air : Jetez les yeux sur cette lettre.*

Je n'ouvrirai pas cette lettre ;

Cousine, vous avez raison :

Mais je n'irai point la remettre

Au concierge de la prison.

Sur sa lenteur on se prononce,

Et moi je craindrais aujourd'hui

Qu'il ne me fit, pour sa réponse,

Attendre trop long-tems chez lui.

MIGNONET, *dehors.*

Mon oncle Pincé ?

MARIANNE.

Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est le cousin Fanfan Mi-  
gnonet ; je vous laisse avec lui : je n'aurai que trop le tems de  
le voir. ( *Elle sort.* )

## SCENE XI.

JULES, FANFAN MIGNONET, *vêtu comme un grand  
écolier, portant une valise, un parapluie, une canne, et  
une pie dans une cage.*

MIGNONET, *appelant.*

Mon oncle Pincé ?

JULES, *à part.*

Ma foi, voilà le porteur de la lettre tout trouvé. ( *haut.* )  
Eh ! arrive donc, arrive donc bien vite, mon cher Fanfan.

MIGNONET.

Qui m'appelle ? . . . Tiens, c'est toi, mon cousin Jules !

JULES.

Eh ! oui ; je t'attendais avec impatience. Embrasse-moi donc mon pauvre Fanfan. (*ils s'embrassent.*)

MIGNONET.

Et mon oncle Pincé ?

JULES.

Il est sorti.

MIGNONET.

Et ma cousine Marianne ?

JULES.

Ah ! c'est différent ; elle est absente... As-tu fait un bon voyage ?

MIGNONET.

Comme ça... Je suis parti hier d'Isigny, dans une voiture de beurre ; il faisait un soleil !.. j'ai cru que je fondrais sur la route... Mais que vos lieues sont longues ! Il semble qu'elles aient au moins cinq quarts de lieues, vos lieues... On me disait toujours : vous allez voir la Flèche... J'allais comme un trait ; mais plus j'allais, plus je ne voyais rien du tout. Avec ça que cette diable de voiture me cahotait... Cependant nous n'avons été cahotés qu'à huit lieues d'ici... Je vas te conter l'histoire de mon voyage : Avant le cahot..

JULES.

Ah ! tu prends ton histoire de trop loin.

MIGNONET.

Eh bien ! après le cahot, il nous est venu un déluge de pluie...

JULES.

Bon, bon, ça se séchera... Du reste tu te portes bien ?

MIGNONET.

Oh ! comme un petit Saint-Georges ! toujours gros, grand, gras, comme tu vois... Et mon oncle, est-il toujours sur les dents ?

JULES.

Comme à l'ordinaire.

MIGNONET.

Et Marianne ?.. Dis donc, je lui apporte cette pie que j'ai dressée moi-même.

JULES.

Comme ça va lui faire plaisir !

MIGNONET.

Je suis seulement fâché d'une chose, c'est qu'elle se soit donné un coup de bec dans l'œil.

JULES.

Comment donc ? que veux-tu dire ? est-ce que cela se peut ?

MIGNONET.

Oui, en se battant avec un geai que j'ai. Mais c'est égal ; elle jase comme une pie borgne.

JULES.

Ça distraira cette pauvre Marianne, qui est bien triste.

MIGNONET.

C'est son âge : j'ai été comme ça ; j'étais même plus que triste, moi, j'étais bête.

JULES.

Conçoit-on ça ?

MIGNONET.

J'ouvrais de grands yeux, une grande bouche... J'étais de là... je ne savais que dire oui, non, si... une bûche enfin... C'est au point qu'on a cru que je resterais imbécille.

JULES.

Et qui est-ce qui a fait croire le contraire ?

MIGNONET.

C'est que l'esprit m'est venu tout d'un coup, dès que j'ai eu pris mon essor. Il fallait voir comme je me lançais ; j'étais d'une vivacité ! On me trouvait toute la journée à pêcher des éperlans à la ligne, et à prendre des bêtes aux gluaux.

JULES.

Je ne m'en serais pas douté.

MIGNONET.

Et puis toutes les farces que j'invente... Oh ! c'est à mourir de rire !.. Mais je ne t'ai pas dit une chose.

JULES.

Je ne crois pas.

MIGNONET.

Non, je ne te l'ai pas dit... Je rimaille.

JULES.

Ah ! ah !

MIGNONET.

Tiens, voici un complet que j'ai fait en route, pendant que j'étais dans la charrette, étalé sur le beurre, c'est une déclaration d'amour en énigme.

JULES.

Une déclaration en énigme.

MIGNONET.

Ecoute, et devine.



Air : *La nature.*

Le cheval, la charette et moi,  
Nous allons au trot vers la ville,  
Où certain dieu trouve un asyle,  
Et m'a fait engager ma foi;  
A mon cœur il fit brèche;  
Pourtant, il est mon fait,  
Car quoi qu'il blesse, il plait,  
Et ce dieu se connaît  
A la flèche.

Vois-tu le trait... et la malice d'avoir mis *carquoi*, à cause de la Flèche.

JULES.

C'est charmant ! mais puisque te voilà, tu devrais bien me rendre un service.

MIGNONET.

Parbleu ! tu n'as qu'à dire.

JULES.

Je suis seul à la maison, et voilà une lettre très-pressée que j'ai oublié de porter ; si mon père rentrait, il se mettrait dans une colère !.....

MIGNONET.

Porter une lettre ! la belle prouesse ! ce n'est pas si lourd ! j'en porterais comme ça deux cents à la fois.

( *Il s'en va.* )

JULES.

Mais où vas-tu donc ?

MIGNONET.

Est-ce qu'il n'y a pas l'adresse ? et d'ailleurs, *qui langue a, à Rome va* : ma pie la porterait, ta lettre.

JULES.

Ecoute donc : en sortant d'ici, tu verras une grande maison noire où il y a une sentinelle.

MIGNONET.

Ah ! je vois ça d'ici, elle a éternué comme je passais ; je lui ai dit : Dieu vous bénisse ! j'y suis, j'y suis.

JULES.

Non, mais tu y seras bientôt.

MIGNONET.

Tu peux t'en rapporter à moi.

JULES.

Tu demanderas le concierge, et tu lui remettras cette lettre de la part de M. Pincé.

*Une heure de prison.*

C

MIGNONET.

C'est entendu : la grande maison noire, la sentinelle, le concierge, la lettre, M. Pincé, on m'ouvre, et me voilà dedans.

JULES.

C'est ça même.

Air : *Bon voyage, cher Dumolet.*

Cours bien vite, mon cher Fanfan,  
Et va pour moi remettre  
Cette lettre.

Cours bien vite, mon cher Fanfan,  
En revenant  
Le déjeuner t'attend.

MIGNONET.

Prend garde aussi qu'il ne se refroidisse,  
Peut-être, après, il ne serait plus bon.

JULES.

Je veux, pendant que tu me rends service,  
Te préparer un plat de ma façon.

JULES.

Cours bien vite, mon cher Fanfan,  
Et va pour moi remettre  
Cette lettre ;  
Cours bien vite, mon cher Fanfan,  
En revenant  
Le déjeuner t'attend.

MIGNONET.

Oui, je cours ; compte sur Fanfan :  
Je vais pour toi remettre  
Cette lettre ;  
Oui, je cours ; compte sur Fanfan :  
En revenant  
Le déjeuner m'attend.

*Fin du premier Acte.*

---

---

## ACTE II.

*Le théâtre représente la salle commune d'une prison ; à gauche la porte d'une chambre ; à droite un buffet, une table et quelques mauvaises chaises.*

---

### SCENE PREMIERE.

CLÉMENT, LE DOUX, Premier Porte-Clef *figure repoussante.*

CLÉMENT, *appelant.*

Le Doux ! Le Doux ! où diantre est-il ?... Le Doux !

LE DOUX, *arrivant avec des bouteilles vides.*

Me v'là, not' bourgeois.

CLÉMENT.

Je t'appelle depuis deux heures... d'où viens-tu ?

LE DOUX,

De chercher ces bouteilles vides dans la chambre de nos prisonniers.

CLÉMENT.

Ils boivent donc toujours.

LE DOUX,

Ils disent qu'ils n'ont que ça à faire.

*Air : Vaud. de Florian.*

Dans une prison il faut bien  
Qu'à certains pass'-temps l'on s'adonne ;  
Ils n'ont trouvé que ce moyen  
De chasser l'ennui qui les talonne.  
Ils ont ainsi des agrémens,  
Qui de tous bons enfans sont dignes ;  
Et n'ayant pas la clef des champs,  
Ils s' mettent du moins dans les vignes.

Cependant ça commence à se ralentir.

CLÉMENT.

Ah ! ils deviennent plus sobres.

LE DOUX.

C'est-à-dire que la bourse diminue.

CLÉMENT.

Console-toi, il nous arrive un pensionnaire.

LE DOUX.

Queuq' pauv' diable qui n'a pas l'sou... je vais ouvrir le cachot.

CLÉMENT.

Eh! non, non... la meilleure chambre, le meilleur lit.

LE DOUX.

Ah! ah! c'est différent!... et le meilleur vin, n'est-ce pas? c'est donc queuq' enfant de bonne maison?

CLÉMENT.

Ecoute: c'est le fils d'un de mes amis... un jeune homme un peu dérangé...

LE DOUX.

Dérangé! bon! ça m'arrange, moi, ces gens-là.

CLÉMENT.

Une tête!... tu comprends?...

LE DOUX.

Tant mieux! ces gens-là ont toujours le cœur sur la main.

CLÉMENT.

Le père voudrait lui donner une petite correction. Tu le mettras là, au n<sup>o</sup>. 3; il sera plus près de moi; je pourrai de tems en tems l'exhorter à prendre patience.

LE DOUX.

Et quand doit-il venir, ce cadet là? (*On sonne une grosse cloche.*)

CLÉMENT.

Tiens, l'on sonne; c'est peut-être lui.

LE DOUX.

Je vas le recevoir et vous l'amener ici. S'il faut lui rendre la vie dure, fiez-vous à Le Doux. (*Il sort.*)

## SCENE II.

CLÉMENT.

Il est sûr que si je le laissais faire, il le mènerait tambour battant. C'est un enragé que ce Le Doux; il n'est sensible qu'à cela; (*faisant signe de prendre de l'argent*) et à cela, (*faisant signe de boire.*)

SCENE III.

CLÉMENT, LEDOUX, MIGNONNET.

MIGNONNET, *une lettre à la main.*

Comment vous appelez-vous, Monsieur ?

LE DOUX.

Le Doux.

MIGNONNET.

Le Doux ! eh bien ! je ne m'en serais pas douté..... mais c'est M. Clément que je demande.

CLÉMENT, *avec bonté.*

Me voici, mon ami. Approchez.

*(Chaque fois que Mignonnet fait un pas, Le Doux, qui se tient à côté de lui, marche en même tems.)*

MIGNONNET, *en voyant M. Clément.*

A la bonne heure ! voilà une figure qui n'est pas aussi... *(regardant Le Doux.)* rébarbarative. *(Haut à Clément.)* Monsieur, c'est une lettre de la part de M. Pincé. *(Il passe de l'autre côté de M. Clément et Le Doux le suit.)*

CLÉMENT, *prenant la lettre et mettant ses lunettes.*

Ah ! ah ! c'est bien ! *(Il l'examine du haut en bas, et rit en lisant la lettre.)* Ah ! ah ! ah ! ce pauvre petit diable ! Le Doux !

LE DOUX.

Hein ?

CLÉMENT, *le tirant à part. Pendant ce tems, Mignonnet parcourt la salle avec surprise.*

Viens, viens voir. *(il lit à Ledoux.)* Je vous envoie mon coquin de fils, etc... *(appuyant sur les phrases suivantes.)* Mon avis est qu'il soit d'abord au pain et à l'eau pendant huit jours.

LE DOUX.

C'est signe qu'on ne lui a pas trop garni le gousset. La provision sera bientôt faite, un pain de trois livres, et la cruche à discrétion.

CLÉMENT, *souriant à part.*

Oh ! nous adoucirons un peu la sentence.

MIGNONNET, *à part.*

Je suis tout interloqué, moi... ils font là à eux deux, un monologue bien long. *(Haut à Clément.)* Monsieur, est-il nécessaire que j'attende la réponse ?

LE DOUX, *allant reprendre sa place auprès de Mignonet.*

Oui, restez ici... on va vous la faire, la réponse.

MIGNONET, *à part.*

Allons, encore cet autre qui vient se mettre en sentinelle à côté de moi... est-ce qu'il me prend pour une guérite ?

CLÉMENT, *à part.*

Il paraît qu'il ne se doute encore de rien. (*Haut à Mignonet.*) Eh bien ! mon petit ami, nous avons donc fait bien des fredaines. (*Mignonnet ne croyant pas que c'est à lui que cela s'adresse, se retourne.*)

CLÉMENT.

Oh ! c'est à vous même que je parle.

MIGNONET.

A moi, Monsieur ?

CLÉMENT.

Oui.

MIGNONNET.

Si j'ai fait bien des fredaines ? C'est vrai que je m'en suis un peu donné dans mon endroit... est-ce qu'on vous parle de ça, dans cette lettre ?

CLÉMENT.

Mais il paraît que le papa est en colère.

MIGNONNET.

Comment ! la lettre est de mon papa ?

CLÉMENT.

Eh ! oui.

MIGNONNET.

Ah ben ! papa est fièrement sournois ! quand je suis parti, il n'avait pas l'air en colère du tout. Monsieur, vous dit - on aussi, dans la lettre, que je dois épouser ma cousine ?

CLÉMENT.

Non, non ; il n'en est pas question : mais je sais que c'est le projet de M. Pincé, dès qu'il vous verra plus rangé, plus soumis, et que vous renoncerez à toutes ces folies de jeunesse ; car vous êtes, m'a-t-on dit, un petit malin.

MIGNONNET, *en confidence.*

Entre nous... il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Tenez, je vous en fais juge.

Air : *Le cœur de mon Annette.*

Voilà quels sont mes titres

Au surnom de malin :

J'ai cassé quelques vitres

Chez maint et maint voisin ;

Eh ! mais, oui dà,

Est-ce qu'on peut trouver du mal à ça ?

J'ai découvert des nuques,  
Et parfois, sans façon,  
Péché quelques perruques  
Avec un hameçon.  
Eh ! mais, oui dà,  
Est-ce qu'on peut trouver du mal à ça ?

Voyant de vieilles filles  
S'asseoir avec orgueil,  
Je plantai des aiguilles  
Au milieu d'un fauteuil.  
Eh ! mais, vraiment,  
Voilà, j'espère, un tour assez piquant.

CLÉMENT.

Tout cela ne me regarde pas.

MIGNONET.

Il faut bien pourtant se justifier, quand on est blanc comme la neige; c'est que vous conviendrez, Monsieur, qu'il y a des gens qui voyent une montagne où il n'y a qu'une souris, et qui, quand il y en a long de ça, en mettent long de ça.

CLÉMENT, à part.

Diable m'emporte ! plus je l'examine... ce garçon-là... à moins qu'il n'ait quelque défaut secret, je ne vois pas à quoi bon la leçon qu'on veut lui donner... mais enfin, j'ai promis... soit... (il lui donne la main.) Au revoir, mon ami... bon courage, entendez-vous ? un peu de patience.

MIGNONET.

Eh bien ! Monsieur... et la réponse à la lettre ?

LE DOUX, le poussant rudement sur une chaise.

Asseyez-vous là... je vas vous l'apporter ! (il suit Clément.)

## SCÈNE IV.

MIGNONET.

Quelle manière de faire asséoir les gens !... La drôle de maison ! où diantre mon cousin m'a-t-il envoyé. Voilà une chambre qui n'a pas coûté grand chose à meubler ! Mais ce n'est encore rien du logis, en comparaison de la mine agréable de ceux qui l'habitent. M. Le Doux, par exemple... on serait plutôt teuté de lui donner des claques, que de lui ôter son chapeau. Pour le maître, il a un air goguenard... il riait toujours en me regardant... comme si j'avais la mine

risible!... Ah! ça, mais ils n'en finiront pas avec leur réponse. Jules qui m'attend à déjeuner... et puis mon oncle et ma cousine que je n'ai pas encore vus... ohé!... M. Le Doux!... c'est singulier comme ils viennent! eh bien! la porte est fermée! (*il frappe avec la chaise.*) M. Clément! M. Le Doux!

## SCÈNE V.

MIGNONET , LE DOUX , *tenant d'une main un pain de munition , et de l'autre une cruche d'eau.*

LE DOUX.

Quel diable de bachanal faites-vous donc!

MIGNONET.

Bachanal! eh! je crois bien, vous me laissez là en compagnie avec les quatre murs.

LE DOUX.

Il faut bien que vous vous habituiez à être seul.

MIGNONET.

Et si j'aime la société, moi.

LE DOUX.

Tant pis, vous n'en aurez pas beaucoup ici.

MIGNONET.

Ici? qu'est-ce que ça me fait? pour le tems que j'ai à y rester! allons, ma réponse que je m'en aille.

LE DOUX.

La réponse à la lettre que...

MIGNONET.

Eh! oui, à la lettre que... voilà deux heures que j'attends; dépêchez-vous.

LE DOUX , *posant le pain et la cruche sur la table.*

La voici!

MIGNONET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOUX.

Air : *De couplets et de madrigaux.*

Voilà le pain d'munition,  
Et de l'eau fraîche plein la cruche.

MIGNONET.

Vraiment, de stupéfaction,  
Jè rest là comme une bûche.

LE DOUX.

Vous vouliez faire le mutin,



Mais ce moyen fera merveille ;  
Mettez de l'eau dans votre vin.

MIGNONET.

Donnez-moi donc la bouteille.

LE DOUX.

Allons, allons, je vas vous ouvrir votre chambre.

MIGNONET.

Ma chambre !

LE DOUX, *ouvrant une porte à droite, vers l'avant-scène.*

Oui, tenez... Il y a un lit, une table et un banc ; pas plus que l'ordonnance ne le porte.

MIGNONET, *étonné.*

L'ordonnance ! ! ( *avec politesse.* ) Mille pardons et excuses, M. Le Doux ; mais voulez-vous bien avoir la bonté de me dire ce que tout cela signifie, et dans quelle maison de plaisance l'on m'a envoyé ?

LE DOUX, *rudement.*

Eh parbleu ! cela signifie que vous êtes en prison.

MIGNONET, *stupéfait.*

En pri... prison !

LE DOUX.

Il faut que vous soyez bien de votre pays, pour ne pas vous en apercevoir.

MIGNONET, *désolé.*

En prison !.. et pourquoi ? pour qui ? pour qu'est-ce ?

LE DOUX.

Parce que vous êtes un mauvais sujet.

MIGNONET.

Moi !

LE DOUX.

Un libertin !

MIGNONET.

Moi !

LE DOUX.

Et que par ordre de vot' ch'père, on vous met à l'ombre pour raverdir.

MIGNONET.

Par ordre de mon ch'père !.. Fanfan en prison !.. Serait-il possible !.. M'envoyer dehors pour me mettre dedans !

LE DOUX.

Ah ! vous cassez les vitres, vous pêchez des perruques à l'hameçon !

*Une heure de Prison.*

D

MIGNONET , *passant de la douleur à la fureur.*

O Dieu! Dieu! Dieu! quelle infâme trame!.. Je veux sortir, et je sortirai.

LE DOUX.

Là! là! bride en main.

MIGNONET.

L'idignation, la fureur...

LE DOUX.

Nous allons nous fâcher.

MIGNONET.

Ouvrez, ou si je ne me connais plus...

( *il lui jette le pain et les chaises à la tête.* )

LE DOUX,

Rébellion!

( *il veut s'avancer sur lui, Mignonet saisit la cruche et le menace avec. Tableau.* )

MIGNONET , *après un silence.*

N'avancez pas, ou si je vous envoie cette cruche à la tête, je vous laverai votre bonnet.

LE DOUX.

Tu te révoltes! attends, je vas te mettre à la raison. A moi, Pataut, Brusquet, Ronflant; enlevez ce coco-là, et emportez-le dans cette chambre.

## SCENE VI.

Les Mêmes, trois GUICHETIERS.

MIGNONET.

O ciel! que de cerbères!

*Air des Petits Savoyards.*

LE DOUX.

Morbleu! qu'on le saisisse?  
Garçon qu'on m'obéisse!

MIGNONET.

Oh! de cette injustice,  
Je suis tout en courroux!

LE DOUX.

Il faut que ça finisse,  
Croyez-moi filez doux.

MIGNONET.

Qu'il est brutal, Monsieur Le Doux!

LE DOUX.

Oui, filez doux!  
Redoutez-nous.

MIGNONET.

Si l'on me laisse dedans,  
Je vous casserai les dents.

LE DOUX et LES GUICHETIERS.

Nous ne craignons pas ta colère,  
Nous en avons vu d' plus méchans.  
Pour donner de l'ouvrage à son père,  
Il voudrait nous casser les dents.

Appaisez-vous,

MIGNONET.

Non, non.

LE DOUX et LES GUICHETIERS.

Ecoutez-nous.

MIGNONET.

Non, non.

LE DOUX et LES GUICHETIERS.

Appaisez-vous.

MIGNONET.

Non, non.

LE DOUX et LES GUICHETIERS.

Entrez, entrez; point de colère!  
Voilà pour six mois de prison.

MIGNONET.

Non, non,

Je ne veux pas être en prison.

( Les trois Guichetiers enlèvent Mignonet, et le portent dans  
la chambre indiquée. )

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, excepté MIGNONET, CLÉMENT.

CLÉMENT, *entrant.*

Eh bien! quels cris! quel vacarme!

LE DOUX.

C'est votre jeune homme qui s'insurge.

CLÉMENT.

Comment!

LE DOUX.

Eh! voyez plutôt. Il a fallu nous mettre quatre, pour le  
faire capituler.

CLÉMENT.

Allons, allons, moins de rigueur. Tiens, voilà ce que sa pe-  
tite cousine lui envoie, ce sont ses petites économies.

LE DOUX, *prenant la bourse.*

La pauvre enfant!

CLÉMENT.

Elle veut qu'il ne manque de rien. Donne-lui tout ce qu'il te demandera ; et dis-lui qu'elle viendra le voir, aussitôt qu'elle pourra s'échapper. (*il sort.*)

LE DOUX, *aux Guichetiers.*

Houp! partez, vous autres (*ils sortent.*)  
(*il ouvre une armoire, et place sur la table tout ce qui est dans le panier.*)

V'là qui vaut mieux que le pain d'amonition... Un pâté, du vin, deux bouteilles ; nous boirons bien chacun la nôtre. Je parie que la vue seule de c'te table va le ragaillardir. (*il ouvre la porte et écoute.*) Il est bien tranquille... Eh bien ! ferez-vous encore le méchant?

MIGNONET, *en dedans.*

Qui est là ?

LE DOUX.

C'est moi ; Le Doux. Venez, venez, j' vas vous mettre du baume dans le sang.

## SCENE VIII.

LE DOUX, MIGNONET, *sortant, la figure toute pâle, le col défait, et les cheveux en désordre, les bras croisés sur sa poitrine.*

MIGNONET, *d'une voix sombre.*

Que me voulez-vous, tyran persécuteur ?

LE DOUX, *riant.*

Oh ! oh ! les grands mots, est-ce que vous avez joué la tragédie ? Allons, allons, il n'y a rien de si facile que de donner des ordres, je les exécute, moi... Mais tenez, regardez ça. (*Montrant la table.*)

MIGNONET, *après avoir regardé, et avec désespoir.*

Tu voudrais que je mangeasse ! que je busse !

LE DOUX.

Si vous saviez de quelle part ça vous est venu, vous ne feriez pas tant la petite bouche.

MIGNONET.

Et de qui ?

LE DOUX, *en confidence.*

C'est un joli brin de fille, qui m'a envoyé son boursicot pour que vous n' manquiez de rien.

MIGNONET.

Quel est cet individu féminin, si sensible à mon sort ?

LE DOUX.

Vous ne devinez pas ? certaine cousine...

MIGNONET.

Marianne ! Marianne est venue dans ces lieux !

LE DOUX.

Non, mais elle va y venir, et en attendant, elle vous envoie cela.

MIGNONET, *vivement.*

O divinité tutélaire ! ange du ciel ! (*se jettant sur le pâté.*) Elle m'envoie ce pâté !... Dans l'excès de ma reconnaissance, je veux te placer tout entier sur mon cœur. (*Tout en parlant, il ouvre le pâté et dévore tout ce qu'il y a dedans.*)

LE DOUX.

Comme vous y allez !

MIGNONET.

Dussai-je en étouffer, il n'en restera pas une boulette.

LE DOUX.

Là, là ! reprenez haleine, et buvez un coup.

(*Il verse dans les deux verres.*)

MIGNONET, *prenant les deux verres et les avalant de suite.*

Un, deux, trois s'il le faut.

## SCENE IX.

LE DOUX, MIGNONET, CLÉMENT, MARIANNE.

CLÉMENT, *du fond du théâtre.*

Pst, hum !... (*Le Doux va vers lui.*) Tiens, voilà sa jeune cousine qui voudrait lui parler. Je leur permets une demi-heure d'entretien, entends-tu, pas davantage.

MARIANNE, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! mon bon M. Clément ! que je vous aurai d'obligations.

CLÉMENT.

Reste là. Le Doux... (*à Marianne.*) Moi, je vais guetter si l'oncle ne s'aviserait pas de venir. (*Il sort.*)

SCENE X.

MIGNONET, LE DOUX, MARIANNE.

LE DOUX.

Allons, venez la belle désolée.

MARIANNE, *tristement.*

Monsieur, comment se porte-t-il mon cousin ?

LE DOUX.

Tenez, regardez, il maige et boit comme quatre (*appelant.*) Camarade, c'est la petite cousine qui vous demande.

MIGNONET, *se levant la bouche pleine.*

Ma cousine !

MARIANNE.

Que vois-je ?

MIGNONET.

Ma bien-aimée Marianne ! quoi ! vous avez pris pitié de Fanfan ?

MARIANNE, *étonnée et éclatant de rire.*

Que signifie ? ah ! ah ! ah !

MIGNONET, *d'un grand sérieux.*

Marianne, pourquoi ce rire inextinguible ?

LE DOUX.

Eh ! laissez la rire, c'est une pauvre enfant, c'est la joie de vous revoir.

MARIANNE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

MIGNONET.

Réprimez cette gaieté si peu analogue à ma situation, (*pleurant.*) Plaignez Fanfan, plaignez-le.

MARIANNE.

Mon cher cousin, pardon ! mais au premier abord, je n'ai pas été maîtresse... Eh ! tenez, dans ce moment même, plus je vous regarde ! ah ! ah ! ah ! ah !

MIGNONET.

Allons, je vois que c'est une quinte qui lui prend.

LE DOUX.

Dame, aussi, c'est que vous pleurez si bêtement : heu ! on croirait entendre un tuyau d'orgue.

MIGNONET.

Comment donc voulez-vous qu'on pleure ?

( 31 )

LE DOUX.

Eh ! l'on ne pleure pas du tout.

MIGNONET.

J'ai eu tort, en effet... Mademoiselle, je vois que vous avez une âme qui ne correspond point avec la mienne.

## SCENE XI.

Les mêmes, JULES.

JULES, *accourant.*

Où est-il ? où est-il ?

MIGNONET.

O ciel ! Jules !

MARIANNE, *étonnée.*

Que veut dire ?....

JULES, *bas à Marianne.*

Chut ! c'est lui qui tient ici ma place.

MIGNONET.

Mon cher cousin, t'aurait-on permis de me venir voir ?

JULES, *jouant les grands sentiments.*

Permis ! que dis-tu ? apprendre ton infortune, franchir toutes les barrières, et voler dans tes bras, tout cela n'a été pour moi que l'affaire d'un instant.

MIGNONET.

Serait-il vrai ?

JULES, *avec un pathétique joué.*

Mon ami, je viens pour te sauver.

LE DOUX.

Le sauver ! un moment, je suis là.

MIGNONET.

Tu aurais bien dû faire ta commission toi-même : c'est cette maudite lettre....

JULES.

Eh ! crois-tu que si j'avais su ce qu'elle contenait, que je t'eusse ainsi sacrifié !

Air : *Vaud. des Six Pantouffles.*

Le sentiment et le zèle,  
Le devoir, l'attachement,  
L'amour, l'amitié fidèle,  
Le plaisir, le dévouement...

MIGNONET.

Doucement !

JULES, *le serre dans ses bras et le secoue rudement.*

Mon ami, laisse  
A mes transports ces élans.

MIGNONET.

Calme un peu cette tendresse,  
Tes transports sont trop frappans.

JULES.

C'est l'amitié qui m'emporte.

MIGNONET.

Ah! cousin, ne m'abandonne pas, je t'en prie!

JULES.

Sois tranquille; j'ai un moyen sûr de te soustraire à tout.

MIGNONET.

A tout?

JULES, *lui montrant un pistolet caché sous un habit.*  
Vois-tu ce pistolet?

MIGNONET.

Un pis. . . .

JULES.

Tolet!

*Air : Tenez, moi je suis un bon homme.*

Tiens, prends cette arme avec courage;  
Voilà le moyen décisif  
De te soustraire à l'esclavage,  
Et de t'en tirer mort ou vif.

MIGNONET.

Non, laisse-moi, je t'en supplie;  
J'aime mieux, cédant à mon sort,  
Y demeurer cent ans en vie,  
Que d'en sortir une fois mort.

JULES.

Chut! le guichetier nous observe; pour détourner son attention, prends vite un air riant et joyeux.

MIGNONET.

J'entends, j'entends. (*Il rit d'un rire forcé.*) Ah! ah! ah!  
(*à part.*) Que veut-il faire avec son pistolet? (*haut, riant et chantonnant.*) Tra, la, la, la, la.

JULES.

C'est ça, c'est ça. . . . de la gaité, morbleu! moquons-nous du reste.

MIGNONET, *à part.*

Diable m'emporte, si j'ai envie de chanter!

JULES, *bas à Mignonet.*

Maintenant, laisse-moi agir. (*haut à Le Doux.*) Monsieur le guichetier, ne pourriez-vous nous procurer du papier. . . une plume. . . . de l'encre? . . . .



LE DOUX.

Pourquoi pas ? avec de l'argent.

JULES.

En voici. Allez donc vite. (*Le Doux sort.*) Vous, ma chère Marianne, retournez à la maison, et trouvez le moyen de faire savoir (*bas.*) à mon père, (*haut.*) à son père, qu'il a (*bas.*) que j'ai (*haut.*) des secrets de la plus grande importance à lui révéler ; qu'il se hâte de venir !

MIGNONET.

Il est donc ici, papa ?

JULES.

Et certainement qu'il y est.

MIGNONET.

Il m'a donc suivi à la piste ? En ce cas, qu'il vienne, je lui parlerai.

JULES.

Vous avez compris, Marianne ?

MARIANNE.

A merveille, laissez-moi faire. Je vous promets que vous le reverrez bientôt. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XII.

JULES, MIGNONET, ensuite LE DOUX.

MIGNONET.

Que je te remercie, cousin, des peines que tu te donnes !

JULES.

Tais-toi donc : je m'oblige moi-même en te servant.

LE DOUX, *posant tout sur la table.*

V'là ce que vous m'avez demandé.

JULES.

Bon ! il faut écrire à ton père une lettre... pathétique touchante, attendrissante ! . . . .

MIGNONET.

Oui, une lettre arrosée de mes larmes.

*Ça n' se peut pas.*

Mon dieu, quoiqu'en dise mon père,

Je ne me connais aucuns torts,

Mais pour appaiser sa colère,

Il faut qu'il croye à mes remords.

(*Il trempe ses doigts dans la cruche, et les secoue sur le papier.*)

Voilà pour tromper le bonhomme :

Ce moyen n'est-il pas nouveau ?

Ça ressemble à des larmes comme

Deux gouttes d'eau.

*Une heure de prison.*

E

Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'on ne peut pas lire mon écriture.

JULES.

Vraiment ?

MIGNONET.

Vrai ! on dit que j'écris comme un chat. . . . des pattes de mouches.

JULES.

En ce cas, j'écrirai pour toi. (*s'asseyant à la table.*) Vite, à la besogne.

MIGNONET.

Je vas dicter : « Cher papa. . . .

JULES, *écrivant.*

Cher papa.

MIGNONET.

Les farces que j'ai faites. . . .

JULES.

Y penses-tu ? quel style ! est-ce là ton éloquence, à toi ?

MIGNONET.

Ce n'est pas bien commencé ?

JULES.

Eh ! non.

MIGNONET.

Hé bien, mets tout ce que tu voudras. . . . là, *ad libitum.*

JULES, *écrivant.*

Il suffit, il suffit.

MIGNONET.

Tu sais bien ce qu'en pareil cas, tu dirais toi-même.

JULES, *écrivant très-vite.*

Ne t'inquiète de rien.

MIGNONET.

Sur-tout, mets-lui bien les points sur les i, entends-tu ?

JULES, *de même.*

Laisse-moi donc faire.

MIGNONET, *le regardant.*

O dieu ! que tu vas vite : tu écris comme la poste.

JULES.

Voilà qui est fini.

MIGNONET.

Voyons.

JULES, *lisant.*

Mon père. . . .

MIGNONET.

Chut ! que le guichetier n'entende pas ! (*il s'approche d'*

*Jules pour écouter. Jules ne lit que du bout des lèvres, et Mignonet à chaque phrase, dit :* ) Bon ! bon ! à merveille ! c'est ça , c'est bien ça ! oh ! que c'est ça !

JULES, *achevant de lire.*

Votre très-humble, très-respectueux et obéissant fils.....

MIGNONNET.

Fils ! On ne peut pas plus bien : tu y as mis toutes les herbes de la Saint-Jean. Je le connais , papa , il pleurera comme une biche.

LE DOUX.

Alerte, alerte ! cachez tout ça , voici du monde.

JULES.

Monsieur le Guichetier , remettez cette lettre.

LE DOUX.

Et à qui ?

MIGNONNET.

A mon papa , qui va venir.

LE DOUX.

C'est comme s'il la tenait déjà.

JULES.

Nous rentrons tous les deux dans cette chambre ; mais ne dites pas que je suis avec mon cousin.

LE DOUX.

Je comprends. (*ils rentrent.*)

## SCÈNE XIII.

LE DOUX, CLÉMENT, PINCÉ, MARIANNE.

PINCÉ.

Nous allons donc savoir ce qu'il a de si pressé à me dire. Quelques doléances, je parie, pour que je lui rende sa liberté ; mais parbleu ! il n'en sera rien.

LE DOUX.

Vous faites bien d'arriver ; tenez , Monsieur , voici une lettre de votre fils.

PINCÉ.

Une lettre de mon fils ! .. Oui vraiment , c'est bien là son écriture. (*à Clément.*) Voisin , je suis bien tenté de ne pas la lire.

MARIANNE.

Mon oncle , vous êtes trop sévère.

CLÉMENT.

Lisez ; peut-être vous demande-t-il des choses que, sans injustice, vous ne sauriez lui refuser.

PINCÉ.

Vous m'y forcez, voyons.

JULES, *entr'ouvrant la porte de la chambre, et tenant le pistolet.*

Les grands moyens, s'il résiste.

PINCÉ, *lisant.*

« Mon père, je suis au désespoir d'avoir encouru votre haine... » C'est clair, j'en étais sûr.

CLÉMENT.

Continuez.

PINCÉ, *lisant.*

« Je tiens moins à la vie qu'à votre amitié et à la main de » Marianne. Accordez-moi donc l'une et l'autre, ou je ne ré- » ponds plus de mes jours. »

MARIANNE.

De ses jours, mon oncle !

PINCÉ, *lisant.*

« Je vous préviens que si vous me refusez encore, à l'instant » même, vous allez entendre l'arme fatale... l'arme fatale !.. » Tu veux m'effrayer, traître !.. Mais je suis bien tranquille... et... ( *Jules tire le pistolet.* )

Air : *Ah ! quel scandale abominable !*

Oh ! dieu ! quel coup. quel coup affreux !  
Mon fils s'est tué, malheureux !

TOUS.

Oh dieu quel coup, etc.  
Son fils s'est tué, etc.

JULES, *sortant de la chambre.*

Non, m'te voici !

TOUS.

Dieu ! le voici !

JULES.

Je suis ici.

TOUS.

Ah ! dieu merci !

PINCÉ.

Ah ! combien je tremblais pour toi !

JULES.

Pardonnez-moi.

PINCÉ.

Embrasse-moi.

JULES.

Rassurez-vous, le coup n'a pas porté.

PINCÉ.

Ah ! malheureux ! quelle peur tu m'as faite !

(*Pendant cette scène, Le Doux et Clément sont restés stupéfaits.*)

CLÉMENT.

Est-ce que je rêve donc ?.. C'est là votre fils ?

PINCÉ.

Oui.

LE DOUX.

Mais l'autre ?

PINCÉ.

Quel autre ?

CLÉMENT.

Eh ! sûrement. Ce n'est pas là le jeune homme que vous m'avez envoyé.

PINCÉ.

Eh ! parbleu ! je n'ai pas d'autre fils que celui-là.

LE DOUX, *va chercher Mignonet dans sa chambre, et le ramène.*

Arrivez donc, vous.

## SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes, MIGNONET, *ayant la figure couverte de petites taches noires.*

MIGNONET.

Diantre soit de toi, et de ton pistolet ! va, j'ai reçu toute la poudre au visage.

PINCÉ.

Mais me trompai-je ? c'est mon neveu Fanfan Mignonet !

CLÉMENT.

C'est lui qui m'a apporté tantôt votre lettre.

LE DOUX.

C'est lui que nous avons emprisonné.

JULES.

C'est lui qui a bien voulu se sacrifier pour moi, n'est-ce pas, mon cher cousin, que c'est toi ?

MIGNONET.

Eh ! pardi ! vous le voyez bien que c'est moi,

JULES.

La leçon que vient de recevoir mon cousin, me corrige pour la vie.

MIGNONET.

Ah! ça, vais-je au moins épouser ma cousine?

JULES.

Non, mon ami, je ne le souffrirai pas : tu as été en prison pour moi, j'épouserai pour toi.

MIGNONET.

Cousin, c'est pousser l'amitié trop loin.

PINCÉ.

Mon pauvre Clément, nous avons été ses dupes.

MIGNONET.

Je vous conseille de vous plaindre, et moi, donc ! Du daïble, si l'on me reprend à porter des lettres ! je laisserai faire cela aux facteurs, c'est leur métier.

### VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville du Petit Chaperon rouge.*

PINCÉ, à Mignonet.

Mon cher, puisqué par goût,  
Tu craignais l'esclavage,  
Il ne faut pas, sur-tout,  
Entrer en mariage.  
Car pour toujours dit-on  
Sa chaîne nous engage.  
C'est bien pis, mon garçon,  
Qu'une heure de prison.

JULES.

Par des goûts trop changeans,  
On s'attire le blâme,  
Les plaisirs inconstans  
Ne charment point mon âme.  
Moi dont le choix est bon,  
Un siècle avec ma femme  
Me paraîtrait moins long  
Qu'une heure de prison.

MARIANNE, au public.

Vous qui de la gaité  
Chérissez le délire,  
Que la variété  
Par sa folie attire,  
Du drame triste et long  
Fuyez le sombre empire :  
Le rire est de saison,  
Chez nous, même en prison.

FIN.